donner un nouveau charme à notre île, que le zèle et les sueurs d'ouvriers plus nombreux.

Adieu, mon Révérend Père ; agréez l'assurance de la respectueuse affection de votre tout dévoué frère en N.-S. et M. I.

J. BOISSEAU, O. M. I,
Missionnaire apostolique.

Jaffna, le 28 novembre 1871.

MISSIONS DE MAKENZIE.

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Good-Hope (Bonne-Espérance), 30 mai 1870.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu le bonheur de vous adresser portant la date de septembre 1869, j'ai à vous faire le résumé des huit mois que j'ai passés à Good-Hope, depuis mon retour de ma troisième expédition chez les Esquimaux, jointe à ma visite à la Mission de la Providence. J'étais à cette époque retombé malade pour la quatrième ou cinquième fois depuis mon arrivée à Good-Hope ; mais grâce à Dieu je me remis au bout d'un mois et je pus reprendre, sinon les travaux manuels, du moins l'étude des langues, surtout du Loucheux et du Peau-de-lièvre, auxquelles je m'adonnai tout l'hiver. Mgr FARAUD m'ayant envoyé quelques-uns des pots de peinture que vous aviez eu l'extrême bonté de me faire parvenir il y a cinq ans, je pus, une fois bien remis de ma maladie, travailler à la décoration de notre chapelle intérieure, qui

est présentement toute rutilante de dorures, de marbres, d'ornements byzantins et de fleurs ; le tout très-faux, mais très-brillant. Quoi qu'il en soit, la Résidence de Good-Hope est non-seulement la plus belle Mission, mais encore la plus belle maison de tout le Nord-Amérique, à partir de la Rivière-Rouge. Que mes Frères n'en soient cependant pas scandalisés : il y a loin de mes pauvres croûtes de Good-Hope aux peintures qui ornent une seule des chapelles latérales de Saint-Sulpice ; et cependant l'une comme l'autre de ces maisons sont le temple de notre grand Dieu.

Durant le cours de l'hiver j'ai recueilli de la bouche de quelques vieillards les traditions et les légendes des Peaux-de-lièvre et des Loucheux ; les traditions se rapprochent du récit biblique à un tel point, que je ne puis douter maintenant que nos Dénés et nos *dindjiés* ne soient des restes des tribus d'Israël traînés en captivité à Babylone. J'ai fourni au R P. A. Rey les raisons multiples qui me servent de *criterium* de certitude touchant cette opinion, que Votre Paternité ne s'attend pas à voir exposer ici. J'ajouterai seulement que nos sauvages pratiquent la circoncision et qu'ils font la Pâque à la nouvelle lune. Je suis prêt à fournir tous les documents que j'ai réunis à cet égard, si vous y voyez quelque intérêt pour la religion et la science.

Vu l'état de faiblesse où ma rechute de l'automne me laissa une bonne partie de l'hiver, je ne pus aller donner comme d'ordinaire la mission aux Indiens du grand lac d'Ours. Présumant trop de mes forces, je m'étais mis en route le 21 février par 38 degrés centigrades de froid, ce qui est un fort beau temps pour la saison, mais mal m'en prit, car, au bout de la première journée, j'étais à bout de forces et dus m'en retourner à Good-Hope pour m'aliter aussitôt. J'espère, Dieu aidant, pouvoir réparer cette omission en automne prochain. Les malheureux Indiens du lac d'Ours ont grandement besoin des consolations de

la religion, décimés qu'ils ont été cet hiver par les maladies et la famine. Le renne, qui s'était d'abord montré en abondance, vint à manquer tout à coup ; une grippe épidémique qui nous était arrivée du Portage à la Loche avec les barques de la compagnie, s'unit alors à la famine pour éprouver ces infortunés, dont une bonne partie ne songea qu'à invoquer *Yatrénontay* ou le diable. Mais le bon Dieu leur prouva que leurs prétendus prestiges ne sauraient les sauver de la mort. Ces deux fléaux, en effet, ont affligé trois tribus réunies, au point de mettre toutes les vies en péril. La mort, qu'ils ont traînée à leurs trousses pendant un mois, selon leur expression, les a pourtant laissés aller, mais après avoir choisi plusieurs victimes dont deux lui avaient été vouées. En effet, deux malheureux sauvages, affaiblis par la grippe et par un jeûne prolongé qu'on leur faisait subir à titre de malades et de bouches inutiles, ont été abandonnés vivants. L'un d'eux, vieillard octogénaire, a consenti à subir ce triste sort. On lui a élevé une petite cabute et allumé du feu, et on est parti. C'est ce même *kra-ndu* (les yeux de lièvre) qui, dans les beaux jours de sa jeunesse, a dévoré, nouveau Saturne, onze personnes de sa famille, y compris ses deux femmes et plusieurs de ses enfants. Le second, hélas ! était un jeune homme des montagnes Rocheuses, âgé de vingt-cinq ans tout au plus. Il éclata en sanglots lorsqu'il vit ses compatriotes le vouer à la mort, il cria, il supplia. Ces cœurs de rocher furent sourds et l'abandonnèrent à la faim, au froid et à la dent du loup ! Hélas ! il était orphelin, et qu'est-ce qu'un orphelin aux yeux de l'Indien ? *Trin-aytsè*, c'est-à-dire celui qui chemine en pleurant. Son lot ici-bas est d'être voué aux larmes et à la souffrance. C'est son sort. Qui le plaindra ? — Comment voulez-vous ensuite que des hommes assez inhumains pour immoler ainsi de sang-froid leurs proches éprouvent, je

ne dirai pas de l'amour, mais seulement de la compassion pour des étrangers ? Oh ! que Dieu nous préserve de tomber jamais entre leurs mains, malades et loin du secours des blancs ! Après de tels faits, y aura-t-il encore des gens qui nous demanderont ce que nous venons apprendre à ces heureuses peuplades ?

On dirait que tous les efforts du protestantisme anglican pour s'implanter dans le pays n'aboutissent qu'à le rendre de plus en plus ridicule. Il faut dire que son apôtre, un certain Bompas, qui a toutes les allures d'un ex-colporteur de bibles, semble mettre tout en œuvre pour exciter l'hilarité générale. Cet original, que je n'ai jamais vu ondoyer personne, et qui doit appartenir à la secte de Gorham, en même temps qu'à une *tractarian society*, se sert maintenant de la cérémonie de l'eau comme d'un moyen de faire du prosélytisme. Il ondoie de gré ou de force les Loucheux qu'il peut rencontrer, puis leur persuade qu'ils lui sont nécessairement attachés et qu'ils ne peuvent plus désormais se faire catholiques. C'est ainsi qu'en abusant de la liberté et de la crédulité des sauvages, il leur impose une religiosité qu'ils abhorrent. En habit de bourgeois, un petit sac noir rempli de *tracts* passé en sautoir et un verre d'eau claire à la main, vous le voyez se promener de loge en loge, demandant à chacun s'il désire se faire baptiser. Dernièrement il a fait mieux encore : ayant déterminé un jeune couple à se laisser ondoyer, il réunit le personnel anglais du fort Mac-Pherson dans la principale salle, puis, s'adressant au cuisinier : « Anderson, have you some water in the kitchen ? — No, Sir. (Anderson, avez-vous de l'eau à la cuisine ? — Non, monsieur.) — En ce cas, donnez-moi de la neige dans une tasse. » La tasse apportée, il verse sur la neige du contenu d'une théière qui attendait le déjeuner au coin du feu ; et cette neige, détrempée de thé et

non encore fondue, il la jette à la face des deux catéchumènes qui se secouent comme deux canards, disant en même temps : « William, Margaret. Amen. » C'est là toute sa formule de baptême, et là aussi se borna cette auguste cérémonie, qui excita l'hilarité de toute l'assistance. Un moment après, le commis du fort entrait dans l'appartement et venait boire l'eau baptismale du ministre en la puisant à la même source : la théière. Voilà où en sont ici les protestants qui se rapprochent le plus de la véritable Eglise. Leur baptême n'est plus qu'une cérémonie dérisoire et parfaitement invalide.

L'unique compagnon de ce Bompas, un certain Mac-Donald, ex-brasseur de bière à la Rivière-Rouge, se distingue d'une autre façon. L'automne dernier, il a voulu empêcher les Loucheux de jouer au ballon un jour de dimanche, prétendant qu'ils violaient le Sabbat. Ceux-ci ne s'empressant pas de lui obéir, il est sorti tout courroucé et est allé souffleter un des joueurs. Les sauvages continuant leur jeu, le ministre sort de nouveau en colère et leur déclare que, s'ils ne cessent de jouer aussitôt, il va faire usage de ses revolvers. C'était un peu fort; aussi nos Loucheux perdant patience, l'un d'eux vous saisit le ministre par la barbe et le jette à terre, et les voilà pris tous les deux aux cheveux ; le ministre ne s'est pas relevé sans avoir reçu de ce pieux fidèle une bonne dégelée.

Cependant les protestants ont la prudence de laver leur linge sale en famille ; ces faits ne sont connus que par les indiscrétions de quelques protestants assez peu orthodoxes. Devant les catholiques, ils gardent leur décorum, font de la propagande et emploient à cet effet une persécution sourde, indirecte, mais constante. C'est ainsi que nos Loucheux catholiques ont été indignement éconduits

du fort Mac-Pherson l'automne dernier, et qu'on leur a refusé tout secours pendant l'hiver. Ils ne peuvent même obtenir, en échange de leurs fournitures, les vêtements et autres articles de traite auxquels les sauvages ont droit. Cet état de choses ne change pas, malgré toutes nos plaintes; mais nos catholiques deviennent fermes et inébranlables dans leur foi, quelle que puisse être leur faiblesse sur d'autres points. Nous ne visitons jamais ces bons Loucheux des bouches du Mackenzie sans être édifiés de leur constance et de leur zèle, et c'est justement l'opposition qu'ils éprouvent de la part des commis des trois forts les plus septentrionaux, qui leur fournit l'occasion de montrer cette force. Ils ont très-fréquemment des discussions religieuses avec leurs compatriotes hérétiques et s'en tirent d'une manière très-comique, vu leur inhabileté à raisonner, qui est généralement propre à tous les sauvages. Cet hiver, dans une de ces luttes où l'on s'était très-échauffé de part et d'autre, un Loucheux catholique se lève et dit :

— Eh bien ! mes frères, puisqu'on ne peut s'entendre, convenons de ceci : que ceux de nous qui prieront le plus longtemps et avec le plus de ferveur prouveront que leur religion est la meilleure.

Catholiques et protestants consentent à cette singulière proposition, faisant assaut de prières, les premiers avec les mains jointes et les yeux levés au ciel, les autres dans la posture avec laquelle ils assistent au prêche, c'est-à-dire jambe deçà, jambe delà, ou bien à demi couchés et la tête appuyée à terre. Il paraît que le répertoire des protestants fut bien vite épuisé ou que leur patience se lassa, car ils abandonnèrent les premiers la partie; les Loucheux catholiques, au contraire, passèrent une demi-journée à réciter leur chapelet, les prières du matin et du soir, les actes avant et après la Communion, et enfin

tout le catéchisme, qu'ils savent par cœur. S'étant relevés ensuite avec un air triomphant :

— Désormais, dirent-ils aux protestants, ne nous taquinez plus, vous venez de prouver que votre religion n'est pas bonne.

A l'issue de ce singulier duel, les protestants s'avouèrent vaincus en effet et ne prièrent même plus du tout.

Une autre fois cependant, les Loucheux protestants parvinrent à fermer la bouche aux catholiques en alléguant une raison aussi burlesque que l'était la proposition du sauvage catholique, et qui est une nouvelle preuve de la puérilité et de la faiblesse de jugement de nos Indiens :

— Pensez vous donc, objectait un catholique aux protestants qu'il voulait convertir, pensez-vous que la dame du commis de Good-Hope, qui est catholique, n'ait pas beaucoup plus d'esprit que la sauvagesse protestante, femme du commis du fort Mac-Pherson ? Il fait noir sur celle-ci (*elle est ignorante*), tandis que la première parle dans les livres et noircit le papier (*elle sait lire et écrire*).

— Oh ! cela n'est pas étonnant, répond avec le plus grand aplomb un des sauvages protestants, c'est parce qu'elle a une *pendule* dans sa maison, tandis que la sauvagesse n'en a point !

Et le convertisseur de demeurer coi et sans mot dire devant une repartie qu'il croyait très-savante et qu'il n'avait pas prévue.

Lorsqu'un sauvage vous fait une objection, donnez-lui les raisons les plus solides et les plus convaincantes, elles n'effleurent même pas son esprit grossier ; il ne cherche ni ne tient à être convaincu ; ce qu'il prétend, c'est de gagner à la lutte. Poussez-lui donc un argument qui le mette bouche close, fussiez-vous à cent lieues de la question, s'il ne peut vous répondre, il se tient pour battu, et sera parfaitement convaincu que vous avez raison. Toutes

les fois qu'un sauvage a le dernier mot avec vous, il se regarde comme votre supérieur, quelle que soit la force de vos raisonnements. Singulières natures !

8 juin 1870.

Depuis le commencement de mai jusqu'à avant-hier, jour du départ des barques de la Compagnie, j'ai dû donner seul les exercices de la Mission à nos Peaux-de-lièvre, auxquels s'étaient joints quelques *Né-Gottiné*, venus du grand lac d'Ours. Le R. P. Seguin et le bon Frère Kearney, voulant profiter de la présence des sauvages à la Mission pour élever la flèche de notre église, ont dû s'occuper exclusivement de travaux de charpente et me laisser la direction spirituelle de la maison. — Notre chapelle intérieure étant trop petite pour contenir tous les sauvages qui s'étaient rendus au fort au grand complet, j'ornai et décorai de mon mieux le chœur de notre église en construction, dans lequel le R. P. Seguin avait dressé une estrade et un autel provisoire, et j'y donnai durant plus d'un mois les exercices de la Mission trois fois par jour, les sermons du matin étant consacrés au dogme, ceux du soir à la morale, et les conférences de onze heures à l'explication de l'histoire sainte, à l'aide d'une belle série de gravures bibliques enluminées. J'ai été très-satisfait de l'ardeur de nos sauvages pour la prière. Les demandes de baptême furent incessantes. Je ne parle pas de la confession, pour laquelle nos Peaux-de-lièvre ont un véritable attrait. Je profitai de cet entrain pour faire l'essai de quelques-unes de nos belles cérémonies des missions de France. Le renouvellement des promesses du baptême fit grande impression ; tous les sauvages prêtèrent serment avec un enthousiasme remarquable. Dieu fasse que cette cérémonie ait produit sur eux un

effet durable ! La fête des Morts fut moins goûtée. Nos Indiens ont trop peur de la mort pour venir de propos délibéré s'attrister par le spectacle d'ornements et de cérémonies lugubres.

La glace étant partie le 3 courant, les barques de la Compagnie ont été en mesure de partir pour le Portage à la Loche, et j'ai dû clôturer cette Mission, une des plus longues peut-être qui aient été données à Good-Hope. Pour ce qui me concerne seulement, j'y ai administré 33 baptêmes et 44 communions, dont 5 pour la première fois ; j'ai entendu 830 confessions et célébré 16 mariages. Maintenant je vais me mettre en mesure de descendre au fort Mac-Pherson ou Peel's-River, d'où je me propose de traverser les montagnes Rocheuses pour aller sonder les dispositions des Loucheux des forts la Pierre's-House et Youkon. Alors que ce dernier poste de traite se trouvait dans l'Amérique russe, Mgr Faraud, n'y ayant aucune juridiction, n'avait pas jugé à propos qu'on allât le visiter ; mais il n'en est plus de même maintenant que, depuis l'occupation des possessions russes par les Américains, la Compagnie d'Hudson a transporté son fort sur la rivière Porcupine, un peu au-dessus du confluent de celle-ci avec les eaux du Youkon. Dès lors ce poste devient une succursale de la Mission de Good-Hope et a droit à ce que nous le visitions. S'il plaît à Dieu, j'aurai l'honneur de donner à Votre Paternité le compte rendu de cette excursion apostolique dès que j'en serai revenu.

1er août 1870.

Je reprends la plume après environ deux mois d'absence. Grâce à Dieu, je suis revenu de Youkon en aussi bonne santé qu'avant mon départ, et cet état exceptionnel m'a permis de faire une diligence telle, que je n'ai pas

mis plus de quarante jours pour parcourir par deux fois les 321 lieues françaises qui séparent Good-Hope de Youkon, soit en tout 642 lieues. Malgré la rapidité des cours d'eau, qui permettent de faire 100 lieues en trois jours, tout le monde a regardé ce voyage comme une sorte de tour de force, et je suis moi-même étonné de l'avoir mené à bonne fin en si peu de temps. Je dois avouer toutefois que j'y ai eu à souffrir, plus que dans aucune autre expédition de ce genre, de la chaleur et du froid, d'orages incessants et de quasi-naufrages en canot d'écorces, de la marche forcée à travers les montagnes Rocheuses et de la nourriture, de la vermine et des maringouins, mais surtout des hommes. Il serait trop long et trop fastidieux d'entrer dans les détails de ce voyage, et comme cette lettre est déjà d'une longueur plus que raisonnable, je ne vous en dirai, mon bien-aimé Père, que quelques mots.

Je partis du fort Mac-Pherson, sur la rivière Peel, le 17 juin dernier, avant l'arrivée des Esquimaux et des Loucheux. Après avoir traversé la rivière et une prairie marécageuse de 2 lieues d'étendue, tour à tour couverte de grandes herbes de 5 pieds de haut et de pelouses de mousse du genre *sphagnum*, nous nous engageâmes dans les montagnes Rocheuses ; nous traversâmes successivement neuf rangées de montagnes secondaires, dont les deux principales ne sont qu'une enfilade de pics, de dents et d'anciens cônes volcaniques tous plus hauts les uns que les autres. Les montagnes secondaires sont en forme de plateaux arides sur lesquels on ne rencontre pas un seul arbre, pas le plus petit arbuste, mais seulement des mousses, des lichens ou de grosses touffes d'une cypéracée (*ergophorum capitatum*) supportées par une tige courte, qui offre si peu de solidité, que l'on ne peut y poser le pied sans la faire fléchir. C'est peut-être ce manque de consistance et de fixité qui a fait donner à ces

grosses touffes le nom de *têtes de femme* qu'elles portent dans le pays. Les intervalles qui existent entre les têtes de femme étant pleins d'eau et de boue, on est réduit ou bien à marcher dans la fange tout le long de la route, ou bien à sautiller de motte en motte au risque de se fouler les pieds. La marche n'est pas moins pénible dans les mousses, véritables éponges tout imprégnées d'eau et de neige. Chaque plateau ou *tableland* est séparé par ce qu'on nomme dans le pays une *gulley*, et qui n'a de synonyme que dans le *canon* des Mexicains et des Californiens. Une gulley est un ravin plus ou moins abrupte au fond duquel coule un torrent souvent à sec en été. De loin, et d'une éminence dominant les plateaux, chaque gulley ou canon ressemble à ces crevasses sinueuses que l'on remarque à la surface congelée des lacs. A leur tour les chaînes de pics sont séparées par des vallées profondes de deux à trois lieues de largeur, où serpentent une multitude de ruisseaux. Nous avons traversé, de la rivière Peel au fort la Pierre, douze rivières ou torrents, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ou au moins jusqu'aux genoux. Leur courant est si fougueux, et les galets qui forment leur lit si glissants, qu'il faut, pour ne pas être emporté en les traversant, former la chaîne et marcher en ligne parallèle au courant, de sorte qu'il n'y ait que celui qui est en tête qui éprouve de la résistance en remontant le torrent obliquement, les autres hommes de la chaîne étant protégés par le premier.

La structure de la première chaîne de montagnes est calcaire; mais la seconde, qui est à environ 4 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est schisteuse et porte le nom loucheux de *Tævi-taro* (montagne des chèvres). Nous aperçûmes sur les pentes un troupeau de ces gentils animaux. Leur toison est d'une blancheur si parfaite, qu'elle ne se distingue nullement de celle des glaciers au milieu

desquels ils paissent. Un de mes guides leur donna la chasse, mais en vain. En outre de l'antilocapre, on trouve encore dans les montagnes Rocheuses le bighorn ou argali et le caribou ou grand renne. Le loup blanc et le redoutable ours gris, qui a reçu à juste titre de la science les épithètes d'*horribilis* et d'*atrox*, sont après l'Indien les ennemis déclarés de ces animaux paisibles. Nous rencontrâmes quatre loups dans notre voyage, dont deux à une demi-portée de pistolet, mais fort heureusement nous ne vîmes de l'ours gris que les larges pistes empreintes au bord des ruisseaux.

Parvenus sur le versant occidental des montagnes dont les eaux vont se jeter dans le Pacifique, un panorama splendide, digne du pinceau d'un Salvator Rosa, se déroule à nos yeux émerveillés. En face de nous, trois nouvelles rangées de montagnes secondaires, derrière lesquelles se dressent des pics couverts de neige, des croupes arides couronnées de glaciers ou entièrement dépouillées de végétation. A notre droite et à notre gauche se continue la principale chaîne des *Tœvi-taro*, *Tchi-kivagjen* et *Tatchel-lœ-trén* avec leur forêt de crêtes dentelées, de pics aigus et de précipices, dont la seule vue épouvante. Puis, plus bas et jusqu'à la vallée verdoyante qui s'étend au pied des montagnes, s'étale une rangée de mamelons verts, couverts de fleurs alpestres. Les *gulleys* sont ensevelies sous des massifs d'aunes et de saules, les marécages boueux se cachent sous un tapis de bruyères fleuries. Dans la vallée autour du mont aux Tentes (*vœ-chèni-nivia*) et du *Cè-Kundjo* se poursuivent comme deux serpents, les deux branches de la *Tchi-ven-tchig* (l'eau qui circule autour des montagnes), rivière fougueuse parsemée de rapides et de cascades écumantes, sur les bords de laquelle, adossées à une chaîne de montagnes, sont assises les cabanes connues sous le nom par trop pompeux de

fort de la Pierre ou *la Pierre-House.* La vue de cette belle vallée m'émut singulièrement; elle me rappelait d'une manière frappante celles du Dauphiné, et instinctivement je m'écriai : « La France ! la France ! » Je cherchai des yeux, sur ces pentes fleuries, des chalets, des troupeaux et des bergers : mais rien, rien que la solitude splendide, riante, grandiose, mais morte, muette et perdue sous le cercle glacé du pôle.

Après quatre jours de voyage à travers les montagnes Rocheuses, j'atteignis le fort la Pierre, à bout de forces, mais non de courage. Ce poste de traite ne compte qu'une dizaine de familles qui se dispersent durant l'hiver dans les vallées, et vivent l'été de la pêche sur les bords de la *Tchi-ven-tchig* ou de la Porcupine. Je n'y vis qu'une trentaine d'hommes; cependant la tribu était au grand complet. Ces *Dindjié*, de la tribu des *Tdha-kuttchin*, sont une belle race d'hommes, grands, bien faits, au teint blanc et de bonne mine. Leurs loges sont de petites cahutes en branches, quelquefois recouvertes de peaux de renne ou de chèvre, et qui n'atteignent pas, le plus souvent, quatre pieds de haut sur six de diamètre. Ils se construisent des barques recouvertes de peaux de renne, à l'instar des Esquimaux, mais ils n'ont point de pirogues à cause du manque total de bouleau dans les montagnes. Ils les remplacent par des *cawn* ou radeaux triangulaires surmontés d'une sorte de plancher, et entourés d'un grossier garde-fou.

Mon entrée au fort la Pierre ne fut pas triomphale, Votre Paternité peut se l'imaginer. Depuis longtemps les protestants considèrent la partie du district de Mackenzie, comprise entre la rivière Peel et le fleuve Youkon, comme étant la part de leur héritage et le domaine exclusif de leurs ministres.

— Là la déesse a son temple, là se dresse son autel.

Dans cette retraite reculée, séquestrée en quelque sorte du monde catholique par la quadruple ou quintuple barrière des montagnes Rocheuses, le protestantisme a ses coudées franches et peut se soustraire à la critique. Il peut mentir à son aise et donner à croire aux crédules Indiens que l'univers entier est protestant. Depuis bientôt neuf ans, cette retraite n'a point été violée, et nulle robe noire n'a suivi la trace du R. P. SEGUIN, mon bien cher confrère dont j'ai le bonheur d'être le coadjuteur. Aussi ministres et traiteurs protestants s'étaient-ils habitués à considérer cet asile comme inviolable, et leur prise de possession des tribus loucheuses des *Kuttchia*, *Than-djœri-kuttchin* et *Vœnta-kuttchin* comme un fait acquis et un droit incontestable. Imaginez maintenant quel n'a pas été le trouble et la rage de ces gens fanatiques et sans mœurs, lorsqu'ils ont vu paraître au milieu d'eux la longue robe de cette bête noire qu'on nomme *priest*, et ce signe auguste qui est pour eux un scandale et une folie. Aussitôt on mit tout en œuvre pour prévenir contre moi les sauvages et pour m'empêcher d'aller plus loin : persuasion, moqueries, menaces, tout fut employé ; mais ma résolution fut inébranlable. On se dit alors que puisque je voulais absolument *gagner* (triompher), c'est le mot du pays, je gagnerais le fusil et la rivière ; c'est-à-dire, en termes non voilés, qu'on se proposait de me fusiller et de me jeter à l'eau. Ces propos et d'autres semblables étaient répétés nuit et jour autour de ma tente en loucheux et en anglais. On espérait par là que je me désisterais de mon projet de descendre au fort Youkon ; car en apparence j'étais traité honorablement par le commis anglais, qui m'avait même offert avec politesse un passage dans la barque de la Compagnie. Je tins bon ; et, mettant ma confiance en Dieu et en notre sainte cause, je pris place dans la barque de la compagnie d'Hudson le 22 juin. Nous descendîmes la

Tchi-ven-tchig durant une demi-journée ; puis nous entrâmes dans la *Tesa-ontchig* (rivière aux castors) dont les Anglais ont fait la rivière Porc-Epic, et les Canadiens la rivière aux Rats musqués. Elle vient du sud, et après avoir reçu la rivière Bell ou *Tchi-ven-tchig*, les rivières du Courrier, du Saumon et la rivière Noire, elle joint ses eaux limpides aux eaux bourbeuses du Youkon ; mais, à vrai dire, ce sont les eaux de la Porcupine (*Tesa-ontchig*) qui sont la branche mère du Youkon, car il est évident que c'est elle qui conserve son courant, et le communique aux eaux de la rivière Youkon, qui ne se joint à la Porcupine qu'en diagonale, tandis que celle-ci poursuit son cours tout droit. Le nom de fleuve Youkon devrait donc être conservé à tout le cours de la Porcupine, qui atteint jusqu'à un mille et plus de large avant de prendre le nom de fleuve Youkon, et qui est en partie encaissé dans une vallée des montagnes Rocheuses : les *Tdha-tcha* (monts nœuds), ainsi nommés parce qu'ils relient la chaîne septentrionale des montagnes Rocheuses, qui borde l'océan Glacial, avec la chaîne méridionale ou monts Castor, qui traverse l'Amérique russe (présentement territoire d'Alaska), et va expirer au Pacifique, à l'embouchure de la rivière de Cuivre ou Atanaër. Cette dernière chaîne, comme les *Tdha-tcha*, est volcanique, mais le long de la Porcupine les volcans sont éteints. On voit cependant encore des traces de leurs anciens ravages, dans les falaises de cendre et de pouzzolane aux émanations sulfureuses et aux suintements alcalins, qui bordent çà et là le cours de la rivière ; mais surtout dans les Grands-Remparts.

On appelle de ce nom un canon profond, une crevasse étroite et tortueuse qui s'ouvre sur la pente d'une des *tdha-tcha*, et dans laquelle les eaux de la Porcupine se précipitent et sont emprisonnées sur un parcours d'au moins trente lieues anglaises ; les cartes donnent à ce ca-

non vingt lieues géographiques. Les parois en sont formées de rochers-murs de 200 à 500 pieds de haut, disposés comme les glaçons d'une large crevasse lorsque la glace a été soulevée et brisée par l'eau, c'est-à-dire que l'inclinaison d'une rive est opposée à celle de l'autre, de manière à indiquer de la façon la plus claire que ce canon est dû à un soulèvement par cause ignée, comme l'attestent d'ailleurs les traces de feu visibles tout le long des rives, les roches schisteuses et les gneiss à demi calcinés, enfin les scories, le soufre et les pierres ponces qui jonchent les grèves. Le bassin de ce défilé se compose de feldspath d'une pureté remarquable, de granite rose et de diorite ; mais les terrains trappéens et ceux dus au métamorphisme s'y montrent alternés avec d'autres terrains plus riants, de manière à offrir au géologue, dans un petit rayon, le plus vaste champ d'observation qui se puisse imaginer. Mais ce que cette gorge offre de plus remarquable, c'est la sinuosité combinée avec une déclivité du terrain telle, que la barque qui nous porte semble vouloir s'enfoncer sous terre, ou bien que l'humide élément paraît vouloir se dérober sous elle. Cette inclinaison excessive est cause que la rivière se précipite avec une vitesse incroyable ; ses eaux, qui se foulent, y forment des tourniquets qui se creusent en entonnoir, puis jaillissent tout à coup pour retomber en cascades écumantes. On peut juger de la vitesse du courant en sachant que la barque n'y fait pas moins de douze lieues à l'heure, c'est-à-dire qu'en huit heures on parcourt un espace qui demande trois jours de marche forcée à la touée en remontant le courant.

Après trois jours et deux nuits de navigation depuis notre départ de la Pierre-House, par un courant à peu près aussi rapide que celui des Remparts, nous atteignîmes le fort Youkon, nouvellement construit. Pour le

distinguer de l'ancien, présentement en la possession des Américains, on l'a nommé *fort des Remparts*, parce qu'il est situé au delà de ce défilé. Il est sous le 67e degré de latitude nord et le 143e degré de longitude ouest de Greenwich, à 40 lieues en dehors de la ligne de démarcation assignée aux possessions britanniques, et, partant, sur le territoire américain d'Alaska. J'évalue sa distance du fort la Pierre à 300 milles par eau, et je crois être en dessous de la réalité. En remontant le cours de la Porcupine, les barques ne prennent pas moins de douze jours à la touée. Mais, à mon retour, j'ai fait le trajet en neuf jours, en canot d'écorce, en usant d'une grande diligence. Le fort Youkon américain, qui n'est éloigné que d'une journée et demie, en descendant le courant, est situé sur le même parallèle que Good-Hope et le détroit de Behring, et occupe précisément le milieu entre ces deux points; mais grâce aux vents chauds du Pacifique, la température y est bien plus douce qu'à Good-Hope. Il a 150 pieds carrés et se compose de six baraques, en troncs d'arbres équarris, comme toutes celles du pays, enfermées par des palissades que flanquent quatre bastions et un blockhaus également en bois. Le fleuve atteint, devant le fort, 4 milles anglais de largeur. Il nourrit d'excellents saumons qui mesurent jusqu'à 5 pieds de long; mais il est difficile de les prendre, à cause de la limpidité de l'eau. La Porcupine, outre le saumon, contient aussi la truite saumonée et la petite morue de Back, connue dans le pays sous le nom de *poisson bleu*. Le plus singulier des poissons, c'est le poisson rouge, qui est si huileux, que les Loucheux et leurs voisins les Kolluches s'en servent comme de luminaire, l'allumant par une extrémité jusqu'à ce qu'il se soit tout consumé.

J'aurais été bien aise d'aller m'aboucher avec les agents de la compagnie américaine Parrott et Ce, résidant au fort

Youkon d'en bas, mais ils étaient partis pour le Pacifique et ne devaient revenir qu'avec leurs steamboats au mois d'août, trop tard pour que je pusse opérer mon retour à Good-Hope avant les neiges. Je songeai donc au retour après cinq jours seulement de station au fort.

Je m'attendais bien à ce que cette unique visite faite après neuf ans d'intervalle serait infructueuse; aussi, n'entreprenais-je cette excursion lointaine que pour sonder les sauvages et leur prouver que nous nous occupons d'eux. De leur côté, ils ne me furent pas hostiles, et quand ils purent m'entretenir sans surveillance, il me donnèrent des preuves non équivoques qu'ils nous aiment et soupirent après nous Mais ils auraient besoin que nous fussions établis chez eux, afin de les protéger contre le fanatisme des ministres, car leur caractère peu énergique n'a pas le courage de son opinion et aime mieux tourner la difficulté que de la vaincre. Ils déploraient leur sort, « car le ministre, me dirent-ils, est violent et orgueilleux; il nous querelle pour des riens, ne fait aucun cas de nos malades, auxquels il ne donne point de remèdes, et il n'a pas encore construit un seul pied-à-terre depuis neuf ans qu'il parcourt le pays. Or, comme le ministre avoue que vous êtes les anciens Prêtres du temps du Christ et ses premiers témoins, vous devez dire la vérité; mais que pouvons-nous faire? Il nous baptise par force, et maintenant que nous appartenons à sa prière, comment pouvons-nous nous tourner vers vous? Nous sommes bien malheureux : *Kwéntladh-ttsét-nessié-gidjattcho!* » Les réponses ne me manquaient pas, mais à toutes celles que je leur faisais, ils branlaient la tête : « Tu ne demeures pas ici, tu pries pour les ennemis (hattchœn), les Peaux-de-lièvre; que ne vous établissez-vous ici? que n'êtes-vous venus avant le ministre? »

Je vis au fort Youkon des Remparts environ cent cinquante hommes des trois tribus *kwitcha-kuttchin* (gens géants), *tchan-djœri-kuttchin* (gens des marmottes) et *dzjen-ta-kuttchin* (gens des rats musqués). C'est une superbe race, beaucoup d'hommes sont d'une taille réellement colossale; 6 pieds sont une dimension vulgaire; les jeunes gens de 7 pieds à 7 pieds et demi ne sont pas rares parmi eux. Leur corps est bien proportionné et respire la grâce et l'aisance. Ils sont, m'a-t-on dit, tous circoncis. A côté de ces géants, j'ai été bien étonné de voir les premiers bossus et les premiers crétins que je remarque parmi les peuplades sauvages que j'ai visitées. Comme on le voit, les extrêmes se touchent.

Le type *dzjen-ta-kuttchin* se rapproche de celui des Indiens de Good-Hope, mais celui des Kutchia est rébarbatif: leur teint fortement bronzé, leur nez recourbé et percé, leurs lèvres proéminentes, dont la supérieure dépasse l'inférieure, leur donnent un air de dédaigneuse fierté et marquent une race orgueilleuse, cruelle, violente. Je n'en vis pas un seul qui eût conservé l'ancien costume loucheux : blouses de cuir à queues ornées de franges, et pantalons cousus avec la chaussure et décorés comme la blouse de broderies en porc-épic, de rassades et de franges en cuir tailladé. La grande queue de cheveux qui leur pendait sur les épaules et qu'ils plantaient de plumes d'aigle, le diadème en coquilles blanches de *dentalium*, qui ornait leur front, ont aussi disparu. Toute cette défroque sauvage a cédé au costume répandu présentement depuis la Rivière-Rouge jusqu'aux deux océans: blouse de cuir coupée en rond à la hauteur des cuisses, pantalons de peau de renne, taillés à l'européenne, et mocassins cris ou montagnais.

C'est ainsi que peu à peu le commerce civilisateur étend son niveau sur toutes les races, en efface les ca-

ractères principaux, et les fusionne en un seul et même peuple.

Comme j'ai pu m'en assurer, la population loucheuse ou *dindjié* des deux forts Youkon réunis ne monte pas à plus de 1 000 âmes. Celle des tribus kolluches, connues par les Loucheux sous le nom de *Tchackrœ*, et par les Canadiens sous celui de *Gens-du-fou*, ne s'élève guère qu'à une cinquantaine d'hommes. En aval du fort Youkon, et parmi les montagnes que longe le fleuve, nombre de sauvages appartenant probablement à la nation des *Tchukatchis*, n'ont jamais vu ni blancs, ni prêtres, les popes russes n'ayant fait des adeptes qu'autour des forts russes qui sont tous situés sur le littoral. En donnant à chacun des trois forts américains qui sont établis aujourd'hui sur le parcours du Youkon et au fort anglais une population d'environ 600 âmes, nous obtenons un total de 3 000 âmes pour la nation des *Dindjié* sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, et je crois ce chiffre au-dessus de la réalité.

Mais à cette nation seule ne se borne pas la population du territoire d'Alaska ; il a aussi pour habitants : 1° une partie de la grande nation des Kolluches ou *dnaïné*, qui comprend les *Kenayers* de la passe Cook, les *Ugalagwûtz* de la baie William et les *Koltchanéens* de la rivière du Cuivre sur le Pacifique. Il est très-probable que cette nation appartient à la grande famille *déné-dindjié-dané*, comme son nom de *dnaïné* l'indique ; 2° les *Tchukatchis* américains (tchekto) ; 3° les *Tchukatchis* (tatchut) ; 4° enfin les *Kodiaks* ou Konégans, toutes nations qui appartiennent à la grande famille *innoït* ou esquimaude, dont les Natéroviks sont la tribu la plus occidentale du continent américain. Les Esquimaux du Mackenzie m'ont dit, de ces derniers, qu'ils ont rejeté la jonglerie ou thamanisme, pour prier le créateur Nunatchénéya, ce qu'ils ne peuvent avoir appris que des popes russes.

La création de nouvelles missions devient donc nécessaire dans cette partie reculée du continent américain. Ce seront les missions d'Alaska. Les ministres n'étant pas allés plus loin que le fort Youkon, et l'orthodoxie grecque ne devant pas être incompatible avec la vraie religion dans l'esprit grossier et superficiel des sauvages, il est très-probable que la semence évangélique ne rencontrera pas de grands obstacles à sa fructification dans ces contrées, si l'on se hâte d'en prendre possession avant l'arrivée des ministres, qui ne manqueront pas d'accourir en foule à la suite des Américains. Je brûle de voir ce pays occupé par des prêtres catholiques; aussi ai-je écrit à Mgr d'Herbomez et au R. P. Fouquet, afin qu'ils daignent faire les démarches nécessaires auprès du gouverneur, le général Davis, qui réside au fort Sitka. Quoique plus loin que nous d'Alaska, ils ont beaucoup plus de facilité d'y atteindre par la voie des steamers américains. Les forts américains offrent infiniment plus de convenances que ceux de la compagnie d'Hudson; ils traitent farine, biscuit, thé, porc salé et fumé, tentes, etc.; de sorte que des missions établies aux abords de ces forts pourraient s'y fournir du nécessaire, ce dont nous n'avons pas la facilité dans la Nouvelle-Bretagne, où la vie est bien précaire. Il est vrai que les compagnies américaines de commerce établies dans le district d'Alaska ont leur siége en Californie, où l'or est à un très-bas prix; mais comme, d'un autre côté, leur propre pays leur fournit les denrées qu'elles importent à Alaska, et que ces denrées, ne payant pas de droits de douanes, sont à un bon marché relatif, je pense que les missions établies dans le territoire américain pourront se procurer le nécessaire à un coût relativement moindre que celui auquel nous reviennent les colis qui nous parviennent par les barques de la compagnie d'Hudson. Cette compagnie prend pour frais de

transport de York-Factory au fort Simpson 2 livres sterling par colis de 90 livres anglaises; et elle nous vend les objets pris dans les comptoirs de l'intérieur au 75 et même au 100 pour 100.

Je laisse ces quelques renseignements à la méditation de Votre Paternité. J'aurais encore bien d'autres choses à vous écrire, mais je m'aperçois que j'ai déjà par trop abusé de votre patience, et je termine ici un peu *ex abrupto*.

En me jetant à vos pieds pour implorer votre bénédiction, et me mettant toujours entièrement à la disposition de l'obéissance, je vous prie de me croire, mon très-révérend et bien-aimé Père, de Votre Paternité, le fils très-soumis et très-affectionné,

PETITOT, O. M. I.

LETTRE DU F. BOISRAMÉ AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Providence, 5 mai 1870.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Avant d'oser solliciter un petit entretien de Votre Paternité, je me jette en esprit à vos genoux en vous demandant pardon du trop long intervalle que j'ai mis entre ma dernière lettre et celle que je vous écris aujourd'hui. Je n'ignore pas qu'il est de mon devoir, et c'est aussi un besoin de mon cœur, de vous écrire souvent; mais vous savez, mon révérendissime Père, que, ne pouvant écrire moi-même, je suis obligé d'avoir recours à la plume de quelqu'un de mes Frères qui, eux aussi, ont à peine le temps suffisant pour maintenir leur petite correspondance.